

STEFAN
ZWEIG

MARIE-ANTOINETTE

Portrait
d'une personne ordinaire



BIBLIOTHÈQUE ALLEMANDE

STEFAN
ZWEIG

MARIE-ANTOINETTE

Portrait d'une personne ordinaire

TRADUCTION NOUVELLE INTÉGRALE ET
INTRODUCTION
DE
JEAN-JACQUES POLLET

PARIS
LES BELLES LETTRES
2023

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays*

© 2023, Société d'édition *Les Belles Lettres*
95 bd Raspail 75006 Paris
www.lesbelleslettres.com

ISBN: 978-2-251-45469-6

MARIAGE D'UNE ENFANT

Durant des siècles, les Habsbourg et les Bourbons se sont disputés sur tous les champs de bataille d'Allemagne, d'Italie et de Flandre la suprématie en Europe, jusqu'à ce qu'ils finissent par se lasser, l'un et l'autre. À la douzième heure les vieux rivaux prennent conscience que leur insatiable jalousie n'a fait qu'ouvrir la voie à d'autres maisons régnautes. Déjà, depuis les îles anglaises, un peuple d'hérétiques cherche à fonder un empire à l'échelle du monde, déjà le Brandebourg protestant s'érige en un puissant royaume ; déjà la Russie à demi païenne se prépare à étendre à l'infini sa sphère d'influence : ne serait-il pas temps, commencent à se demander – comme toujours trop tard – souverains et diplomates, de faire enfin la paix au lieu de recommencer indéfiniment le jeu fatal de la guerre, pour le seul profit de mécréants et de parvenus ? Choiseul à la cour de Louis XV, Kaunitz en qualité de conseiller de Marie-Thérèse concluent une alliance ; et afin que celle-ci soit durable et n'offre pas qu'un répit entre deux guerres, ils proposent d'unir par les liens du sang les deux dynasties des Habsbourg et des Bourbons. La maison de Habsbourg n'a jamais manqué de princesses à marier et, cette fois-ci encore, il y a un large choix, dans tous les âges. Dans un premier temps, les ministres songent à marier Louis XV, bien qu'il

soit déjà grand-père et de mœurs plus que douteuses, avec une princesse habsbourgeoise ; mais le roi Très-Christien se sauve vivement du lit de la Pompadour pour se réfugier dans celui de son autre favorite, la Du Barry. Quant à l'empereur Joseph, veuf pour la seconde fois, il ne montre pas véritablement d'envie de se laisser marier avec l'une des trois filles de Louis XV, qui ne sont plus de première jeunesse ; la troisième et dernière solution, la plus naturelle, est l'union du dauphin encore adolescent, petit-fils de Louis XV et futur héritier de la couronne de France, avec une fille de Marie-Thérèse. En 1766, la jeune Marie-Antoinette, qui n'a alors que onze ans, peut déjà faire l'objet d'une proposition sérieuse ; le 24 mai, l'ambassadeur d'Autriche peut écrire expressément à l'impératrice : « Le roi s'est exprimé de façon que Votre Majesté peut regarder le projet comme décidé et assuré. » Mais les diplomates ne seraient pas diplomates s'ils ne mettaient leur fierté à rendre difficiles les choses simples et, surtout, à faire savamment traîner en longueur les affaires importantes. Des intrigues sont menées d'une cour à l'autre, une année passe, puis une deuxième et une troisième et Marie-Thérèse, rendue méfiante – non sans raison –, en vient à redouter que son incommode voisin, Frédéric de Prusse, « le monstre » – comme elle l'appelle avec une cordiale détestation – contrecarre avec l'une de ses diableries machiavéliques ce projet si important pour la position de la puissance autrichienne ; c'est la raison pour laquelle elle déploie amabilité, ruse et passion pour que la cour de France ne revienne pas sur sa demi-promesse. Avec l'inlassable obstination d'une entremetteuse professionnelle, la patience tenace et infrangible de toute la diplomatie dont elle est capable, elle ne cesse de faire valoir à Paris toutes les qualités de la princesse ; elle inonde les ambassadeurs de marques de civilité et d'attention afin qu'ils lui rapportent enfin de Versailles une proposition

ferme de mariage ; davantage impératrice que mère, plus soucieuse du renforcement de la puissance des Habsbourg que du bonheur de son enfant, elle ne s'arrête pas à la mise en garde de son ambassadeur, qui l'informe que la nature n'a pas pourvu le dauphin de tous les dons, qu'il aurait une intelligence très limitée, serait mal dégrossi et totalement imperméable au sentiment. Une archiduchesse a-t-elle besoin d'être heureuse alors qu'elle devient reine ? Plus Marie-Thérèse insiste avec ardeur pour obtenir un engagement formel, plus le roi Louis XV, en fin stratège, se tient sur la réserve. Durant trois ans, il se fait envoyer des portraits et des rapports sur la petite archiduchesse et répète qu'il est fondamentalement favorable à ce projet de mariage. Mais il ne fait pas la demande tant espérée et ne se lie par aucun engagement.

Celle qui est le gage innocent de cette importante affaire d'État, Toinette, qui a atteint entre-temps ses onze, douze, puis treize ans, est devenue une petite fille svelte, gracieuse, indéniablement jolie qui court et folâtre allègrement avec ses frères, ses sœurs et ses amies dans les salons et les jardins de Schönbrunn, ne s'occupant guère d'études, de livres et de culture. Par sa gentillesse naturelle et son caractère vif-argent, elle sait si parfaitement amadouer les gouvernantes et les abbés chargés de son éducation qu'elle réussit à échapper à toutes les heures de leçon. Marie-Thérèse, qui, accaparée par les affaires de l'État, n'a jamais pu s'occuper sérieusement d'un seul des enfants de sa tribu, constate un jour avec effroi qu'à treize ans, la future reine de France ne sait correctement écrire ni le français ni l'allemand et ne possède pas même les rudiments en histoire et culture générale ; ses performances en matière musicale ne sont pas meilleures, bien que son professeur de piano ne soit autre que Gluck en personne. On tente donc, au tout dernier moment, de rattraper le temps perdu afin de faire de la paresseuse et

frivole Toinette une personne instruite. Pour une future reine de France, il importe surtout qu'elle sache danser convenablement et parle français avec un bon accent ; à cette fin, Marie-Thérèse engage dans l'urgence le grand maître de ballet Noverre ainsi que deux comédiens d'une troupe française de passage à Vienne, le premier pour parfaire la prononciation, le second le chant. Mais à peine l'ambassadeur a-t-il fait part de cette initiative à la cour des Bourbons qu'une réaction d'indignation parvient depuis Versailles : une future reine de France ne doit pas avoir des histrions comme éducateurs ! On entame en toute hâte de nouvelles négociations diplomatiques, car la cour de Versailles considère l'éducation de la future fiancée du dauphin comme une affaire qui la regarde ; après de multiples échanges, on délègue à Vienne comme précepteur, sur la recommandation de l'évêque d'Orléans, un certain abbé de Vermond. Grâce à ce dernier, nous possédons les premiers comptes rendus fiables sur l'archiduchesse, alors âgée de treize ans. Il trouve celle-ci délicieuse et sympathique :

Elle a une figure charmante, elle réunit toutes les grâces du maintien et si, comme on doit l'espérer, elle grandit un peu, elle aura tous les agréments qu'on peut désirer d'une princesse. Son caractère, son cœur sont excellents.

Le brave abbé se montre néanmoins beaucoup plus prudent sur les connaissances réelles et l'application de son élève. Frivole, inattentive, désinvolte, pétulante, la petite Marie-Antoinette, en dépit de son agilité d'esprit, ne montre pas le moindre goût pour un quelconque sujet sérieux :

Elle a plus d'esprit qu'on ne lui a cru pendant longtemps. Malheureusement, cet esprit n'a été accoutumé à aucune contention jusqu'à douze ans. Un peu de paresse et beaucoup de légèreté m'ont rendu son instruction plus

difficile. J'ai commencé pendant six semaines par des principes des belles lettres. Elle m'entendait bien lorsque je lui présentais des idées toutes éclaircies ; son jugement était presque toujours juste, mais je ne pouvais l'accoutumer à approfondir un objet quoique je sentisse qu'elle en était capable. J'ai cru qu'on ne pouvait appliquer son esprit qu'en l'amusant.

C'est à peu près dans les mêmes termes que dix ans, vingt ans plus tard, tous les hommes d'État se plaindront de son incapacité à se concentrer, en dépit de son intelligence, sur un sujet précis, de sa manière d'esquiver par ennui tout entretien sérieux ; déjà chez l'adolescente de treize ans se révèle clairement le danger d'une disposition de caractère qui pourrait tout lui permettre mais qui fait qu'elle ne s'emploie véritablement à rien. À la cour de France cependant, depuis le règne des maîtresses, l'attitude d'une femme est davantage appréciée que sa valeur ; Marie-Antoinette est jolie, elle présente bien et sait se tenir : cela suffit. C'est ainsi qu'en 1769 arrive enfin le courrier tant attendu de Louis XV à Marie-Thérèse par lequel le roi demande officiellement la main de la jeune princesse pour son petit-fils, le futur Louis XVI, et qui propose de fixer la date du mariage aux fêtes de Pâques de l'année suivante. Marie-Thérèse est ravie et accepte aussitôt ; cette femme tragique et résignée aperçoit enfin une éclaircie après tant d'années de soucis. La paix de son empire, en même temps que celle de l'Europe, lui semble désormais assurée ; estafettes et courriers annoncent solennellement dans toutes les cours que les ennemis d'autrefois, les Habsbourg et les Bourbons, seront désormais unis par les liens du sang. *Bella gerant alii, tu, felix Austria, nube* : une fois de plus, la vieille devise des Habsbourg s'est vérifiée.

La mission des diplomates s'achève heureusement. Mais c'est alors que l'on s'aperçoit qu'il s'agissait de

la partie la plus facile. Convaincre les Habsbourg et les Bourbons de s'entendre, réconcilier Louis XV et Marie-Thérèse, tout ceci n'est qu'un jeu d'enfant comparé à la difficulté insoupçonnée qui consiste à accorder pour une circonstance officielle les usages des cours française et autrichienne ! Des deux côtés, les maîtres de cérémonie et autres gardiens farouches des traditions disposent d'une année entière pour élaborer toutes les clauses du protocole terriblement important des festivités nuptiales. Une année est si vite passée et que sont douze mois pour de telles chinoiseries de l'étiquette ! Un héritier du trône de France épouse une archiduchesse autrichienne : quelles questions bouleversantes de préséance, à l'échelle du monde, soulève un tel événement ! Avec quelle attention doit-on réfléchir à chaque détail ! Que d'irréparables faux pas doit-on éviter en étudiant les documents séculaires sur le sujet ! Nuit et jour, les gardiens sacrés des us et coutumes, à Versailles et à Schönbrunn, se cassent la tête ; nuit et jour, les ambassadeurs négocient le choix de chaque invitation, des courriers vont et viennent avec des propositions et des contre-propositions, car on mesure quelle irréparable catastrophe (pire que toutes les guerres !) serait provoquée si, en cette circonstance solennelle, on venait à blesser la susceptibilité de l'une des maisons régnautes en matière de préséance ! De part et d'autre du Rhin, de savants docteurs dissertent à l'infini sur les questions les plus délicates, comme celle de savoir quel nom doit apparaître en premier sur le contrat de mariage, qui doit le signer en premier, quels cadeaux doivent être échangés, sur quelle dot doit-on s'accorder, qui aura mission d'accompagner la fiancée, de la recevoir, combien de gentilshommes, de dames d'honneur, d'officiers, de premières et secondes caméristes, de coiffeurs, confesseurs, médecins, scribes, secrétaires et lingères doivent faire partie du cortège de l'archiduchesse d'Autriche jusqu'à la

frontière et combien, ensuite, celui de l'héritière du trône de France de la frontière jusqu'à Versailles. Mais tandis que les têtes emperruquées, des deux côtés, sont encore loin de s'accorder sur les grandes lignes des questions essentielles, les gentilshommes et leurs dames, dans les deux cours, bataillent déjà âprement, farouchement, féroce­ment, comme s'il s'agissait des clefs du paradis, pour savoir à qui reviendra l'honneur soit d'accompagner, soit d'accueillir le cortège ; chacun fait valoir ses prétentions à grand renfort de parchemins ; et bien que les maîtres de cérémonie travaillent comme des galériens, ils ne viennent pas totalement à bout, après toute une année, de toutes ces questions capitales de préséance et de prérogatives ; au dernier moment, par exemple, on enlève du programme la présentation de la noblesse alsacienne afin « d'éviter les problèmes complexes d'étiquette que l'on n'a plus le temps de régler ». Et si la date n'avait pas été fixée à un jour précis par un ordre du roi, les gardiens du protocole autrichiens et français disputeraient encore aujourd'hui de la forme « adéquate » du mariage ; il n'y aurait pas eu de Marie-Antoinette et peut-être de Révolution française !

Et bien que des deux côtés, en France comme en Autriche, on ait absolument besoin de faire des économies, on organise un mariage en grande pompe et grand apparat. Les Habsbourg ne veulent pas être en reste avec les Bourbons, et les Bourbons avec les Habsbourg. Le palais de l'ambassade de France à Vienne se révèle trop petit pour les mille cinq cents invités ; des centaines d'ouvriers doivent construire des annexes de toute urgence, tandis que, dans le même temps, à Versailles, on aménage une salle de spectacle spécialement pour la noce. C'est un temps béni, de part et d'autre, pour tous les fournisseurs de cour – tailleurs, joailliers, fabricants de carrosses. Rien que pour aller au-devant de la princesse, Louis XV commande chez le fournisseur Francien, à Paris, deux

voitures d'un luxe inouï, en bois précieux, avec des vitres étincelantes, l'intérieur capitonné de velours, l'extérieur somptueusement décoré, surmontées de couronnes et, en dépit de cet appareil, d'une grande souplesse et admirable légèreté de conduite. Pour le dauphin et toute la cour du roi, on confectionne exprès pour l'occasion des habits de parade, brodés de pierres précieuses – le gros Pitt, le plus magnifique diamant de l'époque, orne le chapeau de Louis XV ; Marie-Thérèse prépare avec le même luxe le trousseau de sa fille : dentelles de Malines, fabriquées spécialement, tissus les plus fins, soies et parures. Enfin, l'ambassadeur Denfort, porteur de la demande en mariage, arrive à Vienne. Superbe mise en scène pour les Viennois amateurs passionnés de spectacle : quarante-huit carrosses attelés de six chevaux, parmi lesquels les deux merveilles aux vitres étincelantes, parcourent lentement et solennellement les rues pavoisées jusqu'à la Hofburg ; à elles seules, les livrées des cent dix-sept laquais qui accompagnent l'ambassadeur ont coûté cent sept mille ducats, le cortège pas moins de trois cent cinquante mille. À partir de ce moment, les fêtes se succèdent : présentation de la demande officielle, engagement solennel (sur l'Évangile, devant la Croix entourée de cierges) de Marie-Antoinette à ses droits au sein de la maison d'Autriche, congratulations de la cour et de l'Université, parade des armées, « théâtre paré », réception et bal au Belvédère pour trois mille personnes, nouvelle réception et souper pour quinze cents invités au palais Liechtenstein et enfin, le 19 avril, mariage *per procuracionem* à l'église Saint-Augustin, au cours duquel l'archiduc Ferdinand représente le dauphin. Et encore un charmant souper en famille et le 21, les dernières embrassades pour un adieu solennel ; puis le carrosse du roi de France emmène au milieu d'une haie d'honneur l'ex-archiduchesse d'Autriche Marie-Antoinette vers son destin.

C'est le cœur lourd que Marie-Thérèse a vu partir sa fille. Durant des années la vieille dame fatiguée a appelé de ses vœux, comme un bonheur suprême, ce mariage censé asseoir la puissance de la maison des Habsbourg ; mais au dernier moment, ce destin qu'elle a elle-même choisi pour son enfant lui inspire de l'inquiétude : à lire sa correspondance et à regarder sa vie de plus près, on constate que pour cette figure tragique, le seul grand souverain de la maison d'Autriche, la couronne n'est plus depuis longtemps qu'un fardeau. C'est au prix d'innombrables efforts et de guerres incessantes qu'elle est parvenue, grâce à sa politique matrimoniale, à affirmer l'unité de l'empire face à la Prusse et à la Turquie, à l'est et à l'ouest ; mais c'est justement maintenant, au moment où celle-ci semble assurée à l'extérieur, que le courage commence à l'abandonner. Un étrange pressentiment envahit cette femme honorable : cet empire auquel elle a consacré toute son énergie et sa passion, pourrait-il s'effondrer et disparaître avec ses successeurs ? En politique avisée et presque visionnaire, elle sait combien est fragile cet agrégat de nations réunies par le hasard et combien sa pérennité requiert prudence, réserve et intelligente retenue. Mais qui doit désormais poursuivre ce qu'elle a mis tant de soin à construire ? Les profondes déceptions qu'elle a vécues avec ses enfants ont éveillé en elle un esprit de Cassandra ; il leur manque ce qui fait toute la force de son propre caractère : la longue patience, la capacité à mûrir lentement et obstinément un projet, à savoir renoncer parfois et se limiter soi-même sagement. Mais le sang lorrain de son mari semble avoir instillé dans leurs veines une fièvre brûlante ; tous sont prêts, pour le plaisir de l'instant, à sacrifier d'innombrables possibilités – une génération sans ambition, désinvolte et sans foi, uniquement préoccupée de succès éphémères. Son fils et corégent Joseph II, avec l'impatience d'un prince

héritier, ne cesse d'entourer de ses flatteries Frédéric II, qui l'a persécutée et raillée durant toute sa vie ; il courtise Voltaire qu'elle-même, en bonne catholique, déteste comme l'antéchrist ; son autre enfant, qu'elle destine également à un trône, l'archiduchesse Marie-Amélie, à peine arrivée à Parme où elle s'est mariée, tient en haleine toute l'Europe par la légèreté de ses mœurs : elle ruine les finances en l'espace de deux mois, désorganise tout le pays, se divertit avec des amants. Son autre fille, à Naples, ne lui fait pas davantage honneur. Aucune de ses deux filles ne fait preuve de sérieux et de rigueur morale et l'œuvre immense, fondée sur le dévouement et l'abnégation, pour laquelle la grande impératrice a sacrifié toute sa vie personnelle et s'est impitoyablement privée de toutes les joies et menus plaisirs de l'existence, lui apparaît avoir été accomplie en vain. Elle préférerait se retirer au couvent ; seule la crainte nourrie par le juste pressentiment que son fils trop empressé pourrait, avec ses initiatives irréfléchies, ruiner immédiatement tout ce qu'elle construit, donne encore à cette vieille combattante l'énergie de garder le sceptre qu'elle est depuis longtemps lasse de tenir entre ses mains.

En bonne psychologue, elle ne se fait aucune illusion sur sa petite dernière, Marie-Antoinette. Elle connaît toutes ses qualités – son grand cœur, son caractère gai et affable, sa vivacité d'esprit, sa nature franche et sensible –, mais elle n'ignore pas non plus les dangers liés à son manque de maturité, sa désinvolture, son étourderie, son inconséquence. Pour l'approcher de plus près et tenter, à la dernière heure, de faire une reine de cette jeune écervelée pleine de fougue, elle permet à Marie-Antoinette de dormir dans sa chambre pendant les deux derniers mois précédant son départ ; elle essaie, au cours de longues conversations, de la préparer à la haute fonction qui sera la sienne ; et pour que le Ciel lui vienne en aide, elle

emmène l'enfant en pèlerinage à Mariazell. Mais plus le moment du départ approche, plus l'inquiétude grandit chez l'impératrice. Un obscur pressentiment trouble son cœur. Le pressentiment d'un malheur prochain. Elle met toute son énergie à conjurer cette puissance sombre. Juste avant le départ, elle remet à Marie-Antoinette un précis complet de « règles de conduite » et fait jurer l'adolescente étourdie de le relire consciencieusement chaque mois. Outre la lettre officielle, elle adresse à Louis XV un courrier privé dans lequel la vieille dame supplie le vieux roi d'avoir de l'indulgence pour la légèreté et le caractère enfantin de sa fille qui n'a que quatorze ans. Mais son inquiétude n'est pas pour autant apaisée. Marie-Antoinette n'est pas encore arrivée à Versailles qu'elle l'exhorte à nouveau à se référer au bréviaire des « règles de conduite » :

Je vous recommande, ma chère fille, tous les 21, de relire mon papier. Je vous prie, soyez-moi fidèle sur ce point ; je ne crains chez vous que la négligence dans vos prières et vos lectures et la tiédeur et la paresse suivront. Lutte contre... N'oubliez pas une mère qui, quoiqu'éloignée, ne cessera d'être occupée de vous jusqu'à son dernier soupir.

Alors qu'autour d'elle on célèbre dans l'enthousiasme le triomphe de sa fille, la vieille dame se rend à l'église et prie Dieu de lui épargner un malheur qu'elle est la seule, parmi tous, à pressentir.

Tandis que la gigantesque cavalcade – trois cent quarante chevaux qui doivent être changés à chaque relais de poste – traverse lentement l'Autriche et la Bavière et se rapproche de la frontière après multiples fêtes et réceptions, des charpentiers, des tapissiers s'activent sur l'île du Rhin, entre Kehl et Strasbourg, à la construction d'un étrange édifice. C'est ici que les maîtres de cérémonie de Versailles et de Schönbrunn jouent leur principal atout ;

à l'issue d'interminables débats sur la question de savoir si la remise solennelle de la fiancée doit avoir lieu en territoire autrichien ou déjà sur le sol français, un esprit subtil a imaginé cette solution digne d'un jugement de Salomon : on construira un pavillon en bois spécialement pour la circonstance sur l'un de ces petits îlots sableux et inhabités au milieu du Rhin, une sorte de *no man's land* – une merveille de neutralité, avec deux antichambres du côté de la rive droite du Rhin, où Marie-Antoinette entrera encore archiduchesse, deux antichambres du côté de la rive gauche, d'où elle sortira, après la cérémonie, dauphine de France, et avec, au milieu, la grande salle où se déroulera la remise solennelle. De précieuses tapisseries empruntées au palais épiscopal couvrent les cloisons de bois érigées à la hâte ; l'université de Strasbourg a prêté un baldaquin, les riches bourgeois de la ville leur plus beau mobilier. Ce sanctuaire de faste princier est évidemment interdit à la vue des roturiers ; contre quelques pièces d'argent, cependant, des gardiens se montrent complaisants et c'est ainsi que, quelques jours avant l'arrivée de Marie-Antoinette, de jeunes étudiants allemands parviennent à se glisser à l'intérieur des pièces à moitié achevées pour satisfaire leur curiosité. Il en est un en particulier, à la taille élancée, au regard franc et ardent, au front viril comme couronné de l'auréole du génie, qui ne se lasse pas d'admirer les précieux Gobelins fabriqués à partir de cartons de Raphaël ; ils suscitent chez le jeune homme, à qui la cathédrale de Strasbourg vient juste de révéler tout l'esprit du gothique, l'irrésistible envie de comprendre avec la même passion l'art classique. Devant ses camarades moins éloquents, il se lance dans un discours enflammé sur cette découverte inattendue pour lui de ce monde de beauté des maîtres italiens ; mais il s'arrête soudain et, contrarié, presque en colère, fronce ses épais sourcils sur ses yeux encore émerveillés l'instant d'avant ; il vient

en effet de s'apercevoir seulement maintenant de ce que représentent ces tapisseries, à savoir un sujet effectivement inapproprié pour une noce, la légende de Jason, Médée et Créüse, l'exemple par excellence d'un mariage fatal :

Quoi ! s'exclame à haute voix le génial adolescent, sans prêter attention à l'étonnement des assistants, est-il permis de mettre aussi imprudemment sous les yeux d'une jeune reine, dès le premier jour, l'exemple d'un mariage le plus atroce qui fût jamais consommé ? N'y a-t-il donc point parmi les architectes, décorateurs et tapissiers français, un seul homme qui comprenne que les images ont une signification, qu'elles agissent sur les sens et l'esprit, qu'elles laissent des impressions, qu'elles éveillent des pressentiments ? Ne dirait-on pas que l'on a voulu envoyer au-devant de cette belle dame, que l'on dit être attachée à la vie, le plus hideux des spectres¹ ?

Les amis du jeune homme impétueux parviennent à grand-peine à le calmer ; c'est presque de force qu'ils entraînent Goethe – car il s'agit bien de lui – hors du pavillon. Mais « l'immense flot de magnificence » du cortège nuptial s'approche et inonde bientôt d'allégresse et de conversations enjouées la salle décorée, sans que personne ne soupçonne que, quelques heures auparavant, le regard visionnaire d'un poète a déjà aperçu dans cette toile multicolore le fil noir de la fatalité.

La remise de Marie-Antoinette doit illustrer aux yeux de tous une rupture avec tout ce qui la relie à la maison d'Autriche ; les maîtres de cérémonie ont imaginé à cette fin un symbole particulièrement frappant : non seulement personne de sa suite n'a le droit de l'accompagner au-delà

1. Johann Wolfgang von Goethe, *Dichtung und Wahrheit* [Poésie et Vérité]. *Zweiter Teil*, Munich, Deutscher Taschenbuch Verlag, 1969, p. 140.

de l'invisible ligne frontière, mais l'étiquette exige qu'elle ne garde rien sur elle qui ait été fabriqué dans son pays natal – chaussures, bas, chemise, rubans. À partir de l'instant où Marie-Antoinette devient dauphine de France, elle ne doit porter que ce qui est en provenance de France. C'est ainsi que l'adolescente de quatorze ans doit se dévêtir entièrement devant toute la cour autrichienne dans l'antichambre réservée à l'Autriche ; l'espace d'un instant, la nudité de son corps de jeune fille à peine éclore resplendit dans l'ombre de la pièce, avant qu'on le revête d'une chemise de soie française, de jupons et de dentelles de Paris, de bas de Lyon, de chaussures fabriquées par les cordonniers de la cour de Versailles ; elle n'a le droit de garder aucun souvenir, pas même une bague ou une croix – tout l'univers de l'étiquette ne croulerait-il pas si elle conservait une seule broche ou un ruban qui lui fût cher ? ; elle n'a plus le droit, désormais, de voir un seul des visages qui lui étaient familiers. Faut-il s'étonner, dans ces conditions, que la jeune fille plongée si brutalement dans ce monde étranger, effrayée par toute cette pompe et ce cérémonial, ait éclaté en sanglots comme une enfant ? Mais il lui faut aussitôt se reprendre, car les débordements sentimentaux ne sont pas de mise dans un mariage politique ; de l'autre côté, dans la pièce attenante, la suite française attend déjà et il serait déplacé que de se présenter timidement, les yeux humides et rougis de larmes, face à cette nouvelle cour. Celui qui conduit la fiancée, le comte von Starhemberg, lui offre sa main pour franchir les derniers pas ; et finalement, vêtue à la française, accompagnée une dernière fois par sa suite autrichienne, elle pénètre, pour deux minutes encore en qualité d'Autrichienne, dans la salle où doit avoir lieu la remise et où l'attend, en grand apparat, la délégation des Bourbons. L'ambassadeur de Louis XV prononce un discours solennel, lecture est faite du protocole avant

que commence – chacun retient son souffle – la grande cérémonie, minutieusement réglée comme un menuet, répété et appris à l'avance. La table, au milieu de la pièce, représente symboliquement la frontière. D'un côté, les Autrichiens, de l'autre, les Français. Tout d'abord, le garçon d'honneur autrichien, le comte von Starhemberg, lâche la main de Marie-Antoinette ; le garçon d'honneur français la saisit et lentement, d'une démarche solennelle, aide la jeune fille tremblante à faire le tour de la table. Et durant cette minute soigneusement calculée la délégation autrichienne, à mesure que la suite française s'approche de la future reine, recule lentement, exactement d'un même pas, vers la porte d'entrée, de sorte qu'au moment où Marie-Antoinette se retrouve au milieu de sa nouvelle cour française, son ancienne, l'autrichienne, est déjà sortie. Cette surenchère dans l'observation de l'étiquette se déroule en silence, dans une mise en scène exemplaire, grandiose et fantomatique. Ce n'est qu'au dernier moment que la petite fille intimidée ne peut plus se contenir devant cette solennité glacée. Au lieu de répondre nonchalamment à la révérence dévote de sa nouvelle dame de compagnie, la duchesse de Noailles, elle se jette dans ses bras en sanglotant, comme pour implorer son aide – un geste d'abandon charmant et émouvant que tous les grands coptes des cérémonies, de part et d'autre du Rhin, n'avaient pas envisagé. Mais l'expression des sentiments n'est pas inscrite dans les logarithmes des règles de cour ; déjà le carrosse vitré attend dehors, déjà les cloches sonnent à la cathédrale de Strasbourg, déjà retentissent les salves d'artillerie ; et emportée par des flots d'acclamations, Marie-Antoinette quitte pour toujours les rivages insoucians de l'enfance ; son destin de femme commence.

L'arrivée de Marie-Antoinette offre un inoubliable moment de liesse au peuple français qui a perdu depuis

longtemps l'habitude des fêtes. Il y a des décennies que Strasbourg n'a pas vu une future reine, et peut-être même jamais aucune qui soit aussi charmante que celle-ci. La jeune enfant à la fine silhouette, à la chevelure blond cendré, avec ses yeux bleus et son regard espiègle, rit et sourit du fond de son carrosse vitré à la foule des gens qui affluent de tous les bourgs et villages dans leurs superbes costumes traditionnels pour acclamer le somptueux cortège. Des centaines d'enfants vêtus de blanc précèdent la voiture en répandant des fleurs autour d'eux ; un arc de triomphe a été dressé, les portes ont été pavoisées, du vin coule de la fontaine sur la grand-place, des bœufs entiers rôissent à la broche, on distribue du pain aux pauvres dans d'énormes corbeilles. Le soir, toutes les maisons sont illuminées, des volutes de feu serpentent le long du clocher de la cathédrale, jusqu'à rendre diaphanes et rougeoyantes les dentelles de pierre de l'édifice sacré. Sur le Rhin glissent d'innombrables bateaux et barques, éclairés par des torches colorées et des lampions telles des oranges incandescentes, dans les arbres scintillent des boules de verre multicolores, resplendissantes de lumière ; depuis l'île est tiré un feu d'artifice grandiose, visible tout alentour, avec en apothéose, au milieu de figures mythologiques, les monogrammes entrelacés du dauphin et de la dauphine. Jusque tard dans la nuit, le peuple avide de spectacle déambule dans les rues le long du fleuve, partout résonne et retentit la musique ; dans des centaines d'endroits, garçons et filles dansent joyeusement ; il semble qu'avec l'arrivée de cet ange blond venu d'Autriche s'ouvre une époque de bonheur ; une fois encore, le peuple de France, mécontent et meurtri, sent son cœur soulevé par une vague d'espoir.

Mais ce tableau magnifique cache une déchirure secrète, à l'image de la tapisserie des Gobelins de la salle de réception, dans laquelle le destin a inséré symboliquement

un signe funeste. Lorsque, le lendemain, Marie-Antoinette veut encore assister à la messe avant de partir, ce n'est pas le vénérable évêque en personne qui l'accueille sous le porche de la cathédrale, mais son neveu et coadjuteur à la tête du clergé. Avec son allure un peu efféminée dans sa soutane violette flottante, ce prêtre mondain tient un discours galant et pathétique – ce n'est pas un hasard si l'Académie l'a élu dans ses rangs – qui se conclut, en point d'orgue, sur ces formules courtoises :

Vous allez être parmi nous la vivante image de cette impératrice chérie, depuis longtemps l'admiration de l'Europe comme elle le sera de la postérité. C'est l'âme de Marie-Thérèse qui va s'unir à l'âme des Bourbons.

Après les salutations, le cortège pénètre en bon ordre dans la lumière bleutée de la cathédrale ; le jeune prêtre conduit la jeune princesse jusqu'à l'autel et, de ses fines mains baguées de céladon, élève l'ostensoir. C'est le prince Louis de Rohan qui, le premier, souhaite à la princesse la bienvenue en France, celui-là même qui sera plus tard le héros tragi-comique de l'affaire du collier, son plus dangereux ennemi – un ennemi qui lui sera fatal. Et la main qui se place à cet instant au-dessus de sa tête pour la bénir est la même qui, plus tard, précipitera sa couronne et son honneur dans la boue et l'opprobre.

Marie-Antoinette n'a pas le droit de rester longtemps à Strasbourg, dans cette Alsace qui est presque comme sa patrie : lorsqu'un roi de France attend, tout retard devient coupable. Au milieu d'une marée humaine bruisant d'allégresse, sous les arcs de triomphe et les portes enguirlandées, le cortège nuptial fait route enfin vers sa première destination, la forêt de Compiègne, où la famille royale attend son nouveau membre dans un imposant déploiement de voitures. Courtisans, dames

de cour, officiers, gardes du corps, trompettes, tambours et musiciens, tous en habits neufs étincelants, sont rassemblés en groupes bariolés, dont les couleurs chatoyantes flamboient dans le vert printanier de la forêt. À peine les fanfares des deux suites ont-elles annoncé l'approche du cortège que Louis XV descend de son carrosse pour accueillir la femme de son petit-fils. Mais Marie-Antoinette, d'un pas léger qui fait l'admiration de tous, se précipite déjà à sa rencontre et s'agenouille en la plus charmante des révérences (elle n'a pas été pour rien l'élève du grand maître de ballet Noverre) devant le grand-père de son futur époux. Le roi, fin connaisseur, par son Parc-aux-cerfs, de chair fraîche féminine et particulièrement sensible au charme et à la grâce, se penche en un geste de tendresse et de contentement vers la jeune personne blonde si appétissante, l'aide à se relever et l'embrasse sur les deux joues. Ce n'est qu'ensuite qu'il la présente à son futur époux qui, haut de cinq pieds dix pouces, se tient à l'écart dans une attitude embarrassée, gauche et compassée ; il lève enfin ses yeux myopes à moitié endormis et sans montrer un empressement particulier, conformément à l'étiquette, pose formellement un baiser sur la joue de sa fiancée. Dans le carrosse qui l'emmène, Marie-Antoinette est assise entre le grand-père et le petit-fils, entre Louis XV et le futur Louis XVI. C'est plutôt le vieux souverain qui semble jouer le rôle du fiancé ; il parle avec excitation et lui fait même un peu la cour, tandis que le futur époux s'ennuie et se tient silencieusement dans son coin. Le soir, lorsque les fiancés, déjà mariés *per procurationem*, vont se coucher dans des chambres séparées, le promis à la triste figure n'a encore pas dit un seul mot tendre à la ravissante ingénue ; il note dans son journal, pour résumer cette journée particulière, simplement ces mots secs : « Entrevue avec Madame la Dauphine. »

